

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Au hasard, Monsieur Balthazar / *Le Temps des barbares*

André Lavoie

Volume 18, numéro 2, automne-hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1999). Au hasard, Monsieur Balthazar / *Le Temps des barbares*. *Ciné-Bulles*, 18, (2), 48-49.

Au hasard, Monsieur Balthazar

PAR
ANDRÉ LAVOIE

D'après le réalisateur Jean-Daniel Lafond (**Tropique Nord, la Liberté en colère**) et le comédien Olivier Perrier, «la barbarie du cochon est ridicule par rapport à celle des images». A-t-on jamais demandé l'avis des loups s'il est vrai que «l'homme est un loup pour l'homme»? C'est un peu le même mutisme qui affecte un pauvre petit cochon, Bibi pour les intimes, vedette improbable du dernier documentaire de Lafond, **le Temps des barbares**. Se croit-il aussi ridicule que les terroristes sans conscience, les militaires sans cervelle et les bureaucrates sans âme? La petite Bibi n'en a pas la moindre idée mais son maître, lui, a son opinion sur la question et n'hésite pas à la répandre.

Cette fin de siècle n'apparaît pas seulement comme le temps des (nouveaux) barbares mais également celui d'une réflexion aussi sérieuse qu'éparpillée sur ce que l'humanité a accompli de noble et d'ignoble depuis 100 ans. Qu'on le veuille ou non, que cela nous ennuie ou pas, l'heure des bilans a sonné et visiblement Lafond veut être de la partie. Mais, par pudeur ou par amitié, voilà qu'il se cache derrière Monsieur Balthazar (Perrier), qui n'a pas la langue dans sa poche, pour nous conduire dans un dédale de réflexions parfois choquantes, parfois évidentes, sur la tyrannie de la bêtise de l'homme d'hier et d'aujourd'hui. Il affiche d'ailleurs la bonhomie des paysans français: leur franc-parler, leur gros bon sens... Mais nous sommes, à plusieurs nuances près, dans une fiction très documentée, et ce Balthazar s'exprime parfois comme un très grand livre ouvert.

Des exemples de violence gratuite et de dérèglement collectif abondent, et les films d'archives en sont remplis. Le documentariste n'avait que l'embarras du choix pour illustrer son propos et prouver que la barbarie possède mille visages, décomposés à l'infini sur les millions d'écrans de télévision qui, selon lui, empoisonnent la planète. Voilà un des premiers coupables, un des principaux ennemis à abattre pour que s'éveille une véritable conscience morale et un souci de compassion qui soit aussi durable qu'authentique.

Pour Balthazar, la solution demeure fort simple: sortir son téléviseur de la maison pour l'enterrer le plus loin et le plus profondément possible dans un vaste champ, là où personne n'aura l'idée de le retrouver, et surtout de le rebrancher! Ainsi, les bouchers du Rwanda, les *snipers* de Sarajevo et les policiers venus réprimer une manifestation sur le parquet de la Bourse de Montréal ne seront plus qu'un mauvais souvenir, un maux de tête qui finira bien par passer. Voilà un moyen expéditif que trop peu d'entre nous semblent vouloir adopter. Car cette prolifération d'images d'épouvante — celles-ci devraient instantanément nous dégoûter — produirait plutôt sur nous un effet proche du somnifère. Banalisation du réel insoutenable, de la violence, de l'injustice: voilà ce qu'a produit ce foisonnement de sens, ce déferlement de témoignages visuels.

Même après cette tentative aussi absurde que radicale, rien n'est gagné pour Balthazar ni pour Lafond. C'est pourquoi le paysan conscientisé, accompagné de son fidèle cochon, convoque les habitants des environs pour leur partager ses craintes et, ultimement, les implorer de modifier leur façon de voir les choses, de secouer leur torpeur et leur indifférence. Dans cette tâche, il n'est pas seul, car il convoque à sa suite des penseurs et des hommes d'action qui, chacun à leur manière, sont des résistants contre la pensée unique et l'apathie. Ils travaillent dans le domaine humanitaire, sont de respectables intellectuels ou des activistes convaincus et passionnés; tous prennent la juste mesure des progrès relatifs accomplis par l'homme du XX^e siècle et l'échec à vouloir faire régner un semblant d'harmonie au lieu de laisser toute la place au chaos et au désordre.

En plus de toutes les dictatures sanguinaires qui pullulent aux quatre coins de la planète, il y a maintenant celle, insidieuse, de la télévision qui impose sa loi implacable. C'est donc, en

«En a-t-on jamais fini avec les barbares? Ils se tiennent tranquilles, en apparence. Les plus féroces ont été depuis longtemps écrasés. Tous les autres — progressivement matés, relégués dans l'ombre, reconduits au loin de l'autre côté des frontières — ont été mis hors d'état de nuire. Cette fois, pas de risque. Aucune invasion en vue. Paix assurée. On croit ça. On se laisse prendre à espérer que jamais plus... Et les voilà qui surgissent, mettent de nouveau à sac la dernière Rome en date, saccaquent les bibliothèques, violent les vestales qui restent et laissent sur leur passage un grand désordre de colonnes brisées et de toitures en flammes. Il y a longtemps, cela va de soi, qu'ils ne se nomment plus Gaulois ou Galathes, Alamans, Wisigoths et autres Vandales, qui sont des pseudonymes déjà très anciens. Ils convenaient à des barbares dépassés, des sanguinaires, des violents, des brutes — ceux qui furent encore signalés jusqu'à ces jours-ci comme auteurs de toutes sortes de désordres, sous des identités très diverses: infidèles, sans-culottes, canuts, bolcheviks, SS, franquistes, Khmers rouges, Serbes. Entre autres. Le vieux style.

«Nous avons mieux, désormais. Le dernier chic barbare, nous dit-on c'est aujourd'hui la douceur. La tolérance affichée, la concertation proclamée, l'auto-nomie prônée, la transparence annoncée, bref le meilleur des mondes, pourvu des meilleures intentions. Avec une gentille indifférence aux conflits, une façon suave de ne pas vouloir faire de drame. Sans oublier une particulière insensibilité à l'excellence, un oubli massif des réalités ordonnées de l'espace et du temps, une effrayante manière de ne même plus pouvoir reconnaître sa propre détresse. (...) donner à voir, sous le visage lisse de la modernité, une profonde désorganisation de l'humain. Et sous la douceur (du) visible (...), cette violence effroyable et ancienne que sur les âmes pures toujours exercent les barbares.»

(Roger-Pol Droit, «Attention aux Barbares!», *Le Monde*, 28 mai 1999, p. 6)

substance, le message que nous livre Balthazar, qui croit que cette insensibilisation à la misère d'autrui nous amène à tolérer les pires atrocités. Bien que **le Temps des barbares** ne fasse pas que le procès de la télévision (l'humanitaire en prend aussi pour son rhume!), elle s'y trouve néanmoins fortement accusée. En fait, c'est la vitalité même de la démocratie qui semble ici fragilisée, parce que la boîte à images entraîne avec elle un citoyen de plus en plus passif, de moins en moins informé, parce que surinformé. La vision du monde des chaînes de télévision ne serait qu'une suite décousue d'événements jamais contextualisés, et le téléspectateur, lui, arriverait difficilement à rassembler les morceaux du puzzle.

«C'est la faute aux médias!» Cette affirmation qu'on entend si souvent se veut très étayée dans **le Temps des barbares**, avec des figures telles que l'écrivain et cinéaste Jacques Godbout, ou le directeur du **Monde diplomatique**, Ignacio Ramonet. Si l'on ne peut qu'être d'accord avec leur vision critique d'un médium qui se remet peu en question, amplifiée par les propos d'un Balthazar parfois déchaîné devant un auditoire attentif, la télévision, elle, a le dos large. Heureusement que Lafond souligne ce que nous soupçonnons tous depuis longtemps: si elle avait été commercialisée et d'usage répandu dès les années 30, elle n'aurait jamais stoppé la machine de guerre nazie. Le problème se situe donc à un autre niveau, celui de la responsabilisation collective, de la participation active des citoyens: un «réveillez-vous!» bien senti adressé à une collectivité amorphe.

Le public, d'ailleurs, se sentira sans doute interpellé mais se lassera aussi, peut-être, des métaphores porcines qui prolifèrent dans le discours au ton parfois vindicatif de Balthazar. Si la forme du documentaire se veut séduisante, le discours accaparant de l'acteur étouffe parfois celui de ses interlocuteurs, ces intellectuels et hommes d'action qui ont beaucoup à dire, mais dont les interventions s'avèrent constamment reléguées à l'arrière-plan. Même Lafond semble un peu trop se camoufler derrière Olivier Perrier qui, lui, tire sur tout ce qui bouge, un peu au hasard. Mais dénoncer un siècle entier de barbarie est sans doute une tâche aussi ingrate que nettoyer une porcherie... ■



Enterrer sa télévision... une solution contre la violence (des images) du monde?

Le Temps des barbares

vidéo / coul. / 82 min /
1999 / doc. / Québec

Réal. et scén.: Jean-Daniel Lafond
Image: Philippe Lavalette et Alberto Feio
Son: Stéphane Poulin
Mus.: Robert-Marcel Lepage
Mont.: Babalou Hamelin
Prod.: Yvan Patry
Dist.: Office national du film
Int.: Olivier Perrier

«On a beau dire, la croissance de la conscience morale ne va pas de pair avec la multiplication des images. Sur le plan sémiotique, une image vaut mille mots; mais sur le plan moral, elle ne vaut pas grand-chose. Elle n'a pas l'efficacité de mille voix qui disent: "Non!"

«On peut même dire que la barbarie se fait plus violente, plus insidieuse...»

«Effectivement. Nous ne sommes plus dans l'ère industrielle, nous sommes dans l'ère des nouvelles technologies. Les bourreaux n'ont même plus besoin d'y mettre la main pour faire couler le sang. Ils ont inventé des armes sophistiquées qui leur permettent de faire le travail à distance: les bombes idéologiques.

(...)

«Les chantiers nazis utilisaient les méthodes de l'ère industrielle, celle des abattoirs géants de Chicago. Au Rwanda, on avait recours aux sciences humaines: la psychologie de terrain, la sociologie, le contrôle des foules, la communication...

«Lorsqu'on regarde la télé, on a l'impression que la barbarie est l'affaire des autres, qu'elle ne nous concerne pas.»

«Parce que notre barbarie à nous est infilmable! Comme disait Montaigne: "Il y a mille façons de tuer son prochain." La bourse et la mondialisation tuent. Il n'y a pas que la violence qui tue. La pauvreté tue aussi, de façon moins spectaculaire mais tout aussi cruelle.» (Richard Martineau, «Jean-Daniel Lafond: la barbarie à visage humain», **Voir**, 30 septembre 1999)